

---

# Des regards contrastés : les Irlandais vus à travers la littérature canadienne-française

---

Pádraig Ó Gormaille  
*Département de français*  
*University College, Galway (Irlande)*

## LA PRÉSENCE IRLANDAISE AU QUÉBEC<sup>1</sup>

La présence de Grosse-Île dans l'embouchure du Saint-Laurent constitue un premier rappel poignant des immigrants irlandais qui sont arrivés au Canada au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci, souvent dans un piteux état, devaient mourir par milliers du choléra et d'autres maladies attrapées durant la pénible traversée de l'Atlantique qu'ils venaient d'effectuer au fond de la cale de bateaux de marchandises, dont le voyage à l'aller avait servi à transporter du bois.

Cependant, l'émigration irlandaise massive, provoquée par la grande famine de 1845-1847, était loin de marquer la première arrivée des Irlandais en terre québécoise. Quelques Irlandais étaient présents depuis le début de la Nouvelle-France, bien qu'en nombre réduit. D'après la légende, un Irlandais aurait même accompagné Cartier et, dans les pays européens du nord et de l'ouest, la première traversée de l'Atlantique se dispute entre Saint Brendan (ou Brandan) et Éric le Roux. Le *imram* ou voyage attribué au moine irlandais du

---

1. Pour un résumé de l'arrivée des Irlandais au Canada, voir Ó Gormaille (1994a et b).

VI<sup>e</sup> siècle constitue un élément important des patrimoines littéraires français et irlandais du Moyen Âge<sup>2</sup>. Historiens et géographes ont repéré des allusions aux Irlandais, originaires du sud-est du pays, qui, pendant les dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, exploitaient comme travailleurs saisonniers les bancs de pêches terre-neuviens. On évoque par exemple la présence d'un Irlandais dans le recensement de Montréal de 1663 et la preuve existe qu'un Irlandais, un certain Thomas Moore, de l'île d'Orléans, y était employé en tant que pilote par les Français entre 1686 et 1710. D'ailleurs le nom de Terre-Neuve en langue gaélique, *Talamh an Éisc*, littéralement « le Pays du Poisson », confirmerait en outre l'association de l'activité de la pêche avec ce lieu précis dans l'imaginaire irlandais. À la même époque, c'est-à-dire au XVII<sup>e</sup> siècle, on trouvait des Irlandais dans les garnisons de la Nouvelle-France, ce qui n'est pas étonnant étant donné qu'à partir de la victoire en 1695 du protestant Guillaume d'Orange, lors de la bataille de la Boyne, 30 000 officiers et soldats irlandais sont partis pour la France où la majorité est restée dans l'armée française. « Les oies sauvages », comme on les appelait, complétaient ainsi une émigration irlandaise vers la France qui, durant le XVII<sup>e</sup> siècle, avait atteint le niveau de 40 000 personnes par année. La mémoire populaire canadienne, malgré le contact avec une forte immigration irlandaise, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et dont une partie importante s'est ensuite dirigée vers les États-Unis à partir des années 1840-1855, contient ainsi des éléments concernant les premiers Irlandais du Québec, et qu'on pourrait éventuellement appeler « les anciens Irlandais ».

Les Irlandais, qui avaient commencé à arriver au Canada en petits nombres sous le Régime français, continuaient d'immigrer, et ce, jusqu'en 1815. À partir de cette date, le nombre s'est considérablement accru ; entre 1820 et 1840, l'émigration irlandaise vers l'Amérique du Nord britannique était plus importante que la seule émigration directe aux États-Unis. Entre 1816 et 1860, on estime à plus de un million le nombre d'immigrants à être passés par les ports de Québec et Montréal, dont 60 % d'Irlandais. Selon les

2. Voir *Navigatio sancti Brendani*, IX<sup>e</sup> siècle et un poème anglo-normand anonyme de 1121.

années, entre une moitié et deux tiers des immigrants irlandais arrivés à Québec se sont ensuite dirigés vers les États-Unis. D'après les statistiques officielles du recensement, durant la période 1830-1839, l'arrivée moyenne annuelle est de 15 000 immigrants irlandais à Québec et à Montréal ; la période 1840-1849, c'est une moyenne annuelle de 20 000, suivie d'une baisse jusqu'à 10 000 par année entre 1850 et 1859 (Grace, 1993 : 30). En 1861, la proportion irlandaise de la population du Québec dépassait celle des immigrants d'Écosse, d'Angleterre, du Pays de Galles et des États-Unis réunis. Dix ans plus tard, en 1871, bien que la proportion irlandaise ne fût plus déjà aussi importante, les Irlandais formaient toujours 10,4 % de la population du Québec, ce qui en faisait, avant l'arrivée importante d'Anglais dans les années 1880, le deuxième groupe ethnique au Canada, devancé seulement alors par la population d'origine française. Les immigrants irlandais du Québec se sont installés dans les zones urbaines de Montréal et de Québec dans une proportion légèrement plus grande que leurs compatriotes de l'Ontario, plus orientés vers l'habitat rural. L'appartenance religieuse des deux groupes est plus étonnante encore (Houston et Smyth, 1990 : 228), car la population irlandaise du Québec était catholique aux deux tiers, celle de l'Ontario protestante aux deux tiers ; la population irlandaise et rurale de l'Ontario était la plus protestante des populations irlandaises tandis que la population urbaine du Québec était la plus catholique. L'existence de la religion catholique et de la langue française expliquaient la présence de catholiques irlandais au Bas-Canada, mais il est clair que des facteurs socio-économiques aussi bien que culturels ont influencé le choix de cette destination par des immigrants irlandais, autant d'éléments qui restent à éclaircir par les historiens et les géographes.

Le 15 janvier 1872, un avocat d'origine irlandaise, John O'Farrell (1988), président de la Hibernian Benevolent Society of Quebec, évoquait, lors du bal annuel de la société qu'il présidait, le *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, de Cyprien Tanguay, dont le premier volume avait paru l'année précédente. D'après la lecture d'O'Farrell, une centaine des 2 500 familles qui habitaient le Bas-Canada à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle étaient d'origine irlandaise, sans compter les autres familles où un seul des parents

était irlandais. En tout, O'Farrell concluait à l'existence d'une minorité de 5,2 % d'Irlandais au Bas-Canada 200 ans auparavant. Quelle que soit la validité scientifique de ses conclusions, les remarques d'O'Farrell ont eu le mérite d'attirer l'attention sur l'orthographe francisée d'un certain nombre de noms de famille irlandais, dont les registres indiqueraient « Irlandais » ou « Irlandaise » sur la même ligne. De cette façon, il appert que Tec Corneille Aubry, dont on note le mariage à Québec le 10 septembre 1670, était à l'origine Teague Cornelius O'Brennan, Irlandais, dont les parents sont mentionnés au même endroit dans le registre. Le 11 octobre 1671, le registre des mariages à Québec mentionne un jeune marié appelé John Houssye, dit Bellerose, dont les parents, Matthew Hussey et Elizabeth Hogan, étaient nés à Dublin. D'autres incidences du même type sembleraient confirmer qu'on trouvait des Irlandais en Nouvelle-France, dès le début de la colonie, et non des moins signifiants. En janvier 1720, on note le mariage d'un certain Thimote Sylvain, chirurgien, avec Marie Gauthier, veuve, et mère de Marguerite d'Youville. D'après les papiers fournis par le marié, celui-ci était né Timothy O'Sullivan, de parents irlandais, et il avait déjà passé dix ans comme capitaine d'armée. De même qu'un certain Charles McCarthy, époux d'une Canadienne française et « capitaine du port de Québec », et un certain François O'Neill, qui était, en 1751, « capitaine d'une compagnie de canoniers bombardiers ». Ces Irlandais étaient probablement issus des familles nobles d'Irlande qui, fuyant la colonisation anglaise de l'Irlande au début du XVII<sup>e</sup> siècle, s'étaient réfugiées en France. Les descendants auraient été enrôlés par la suite au service du roi de France.

De cette façon O'Farrell conclut, et il a sans doute au moins partiellement raison, que bien des noms de famille qu'on prenait pour des noms d'origine française, étaient au contraire la forme corrompue de patronymes irlandais. Malgré les corrections scientifiques apportées aux propos d'O'Farrell par Thomas Guerin (1946), ce dernier ainsi que Claude de Bonnault (1957) attestent la présence en Nouvelle-France de ressortissants irlandais. Étaient donc d'origine irlandaise les Martin, Nolan, Nolin (Nolan), Halles (Healy), Barrette (Barrett), Morin (Moran), Guerin (Gueran) et Bourke (Burke). Même si certains des noms en question étaient éventuellement de

lointaine origine française, étant venus en Irlande à la suite de l'invasion anglo-normande du XII<sup>e</sup> siècle (c'est le cas de Bourke par exemple, forme anglicisée de de Búrca, du nom normand de Burgo, ou Lavelle, nom auquel nous reviendrons), il n'en demeure pas moins probable que Alarie vient du nom irlandais, O'Leary (en France la version gaélique, Ó Laoghaire, a donné Alaghary, aux résonances étonnamment basques !), tout comme les noms suivants seraient d'origine irlandaise : Mainguy (Magee), Morean (Moran) et Binette (Bennett).

Les recherches menées par O'Farrell dans les registres de la cathédrale de Québec de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, révèlent une intéressante moisson de noms du même genre, dont il propose la version irlandaise probable : Caissy (Casey), Mally (O'Malley), Lanan (Lennon), Barden, Jacson (Jackson), Obaurette (Barrett), Delane (Delaney), O'Neil (O'Neill), Travers, Moloye (Molloy), Grefin/Griffon (Griffin), De Gannes (Duggan), Duffy, Graton (Grattan), Couc (Cooke) et Boilan (Boylan). Il semblerait donc que, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, les Irlandais ont bel et bien été présents au Québec, où on trouve d'ailleurs, dès 1746, une allusion à une anse abritée de l'île d'Orléans appelée « le trou de Saint-Patrice », du nom du saint patron de l'Irlande. Cette appellation semblerait d'ailleurs faire partie de la tradition irlandaise médiévale selon laquelle on donnait le nom du saint à des puits et d'autres sites aquatiques telle par exemple l'île de pénitence Saint Patrick, à Lough Derg, en Irlande.

Nous savons que les Irlandais anglophones formaient un groupe ethnique important au Bas-Canada au XIX<sup>e</sup> siècle, ce dont témoigne la construction de l'église Saint-Patrick à Québec en 1833. Il est intéressant donc de remarquer qu'une certaine proportion d'entre eux a été assimilée par la culture canadienne-française, et ceci, avant l'adoption par les familles canadiennes-françaises d'un nombre important d'orphelins irlandais dont les parents étaient morts, victimes du choléra pendant les années 1845-1847 en particulier. Étant donné le nombre d'Irlandais qui avaient quitté leurs pays pour la France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et qui, afin de passer inaperçus, auraient pu modifier l'orthographe de leur nom, là où la prononciation française ne l'aurait pas fait d'office, il ne serait pas

surprenant que certains d'entre eux soient venus en Nouvelle-France où, avant la Conquête, ils auraient eu une tendance naturelle à s'assimiler à la population d'origine française. Ce groupe, associé aux aventuriers civils déjà présents et aux éventuels déserteurs de l'armée britannique, formait la base des Irlandais au Québec, sur laquelle les immigrants du XIX<sup>e</sup> siècle se sont greffés. Parmi ces derniers arrivés se trouvait une famille dublinoise du nom de Nelligan, qui devait donner à la poésie canadienne-française un de ses plus grands talents.

### LE CONTEXTE LITTÉRAIRE<sup>3</sup>

Dans un article issu de ses recherches doctorales, « L'Irlandais dans le roman québécois »<sup>4</sup>, Ramon Hathorn (1977) trace l'évolution du personnage irlandais dans la littérature québécoise depuis 1837 jusqu'en 1970. Selon l'auteur, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Irlandais paraît : « Tour à tour meurtrier, ivrogne violent, vantard et 'maître de boxe' [sic] ou soldat de sa Majesté britannique » (p. 117). Les personnages irlandais qui connaissent une certaine réussite sociale, les marchands et les commerçants par exemple, sont présentés, selon l'auteur, comme des personnes qui s'intéressent davantage à l'argent, dont ils sont obsédés, qu'au développement social, politique et économique de leurs coreligionnaires canadiens-français. La perception de l'Irlandais par les auteurs canadiens-français serait négative, notamment parce qu'il est identifié au groupe anglophone qui n'était pas en général de religion catholique. L'Irlandaise ne s'en tire guère mieux et, en général, selon Hathorn, elle est décrite soit comme femme pécheresse ou épouse sévère. Au moment de rédiger sa thèse de doctorat en 1975, Hathorn ne pouvait citer que deux romans contemporains, *Le salut de l'Irlande* de Jacques Ferron (1970) et *La guerre ! yes sir !* de Roch Carrier (1968), où l'Irlandais était évoqué avec humour, confirmant ainsi que l'adversaire linguistique et ethnique du XIX<sup>e</sup> siècle ne menaçait plus son coreligionnaire québécois dans le contexte social et politique qui avait suivi la Révolution tranquille.

3. Voir Pádraig Ó Gormaille (1994a et b).

4. Voir aussi Hathorn (1975).

Il semble que la lecture du roman canadien-français et l'analyse qu'on peut en faire démontrent une autre réalité dans laquelle l'Irlandais n'est pas le bouc émissaire des auteurs. Même plus, l'Irlandais devient un exemple, tout particulièrement en ce qui concerne la mythologie qui sous-tend une certaine forme d'activité politique québécoise au XX<sup>e</sup> siècle, tandis que des valeurs communes rapprochent en général les deux populations catholiques quand trois conditions essentielles sont réunies : religion, famille et langue. Les Irlandais catholiques qui ont choisi de s'installer au Bas-Canada au XIX<sup>e</sup> siècle partageaient pour la plupart la religion majoritaire des Canadiens français. Cependant, le fait que, dans certains cas et surtout en milieu urbain, les Irlandais catholiques, peu francophones au départ, comptaient au contraire sur leur connaissance de l'anglais pour s'installer dans un autre coin de l'Empire britannique, pouvait contrer rapidement le rapprochement avec les francophones même coreligionnaires. Par ailleurs, la nature combative et l'esprit triomphaliste du clergé irlandais était mal parti pour s'accommoder des réclamations historiques des Canadiens français dans les débats autour des nominations épiscopales et sur la langue d'instruction dans les écoles confessionnelles, particulièrement en Ontario. Les Irlandais formaient ainsi une double minorité : minoritaires sur la base de l'identité religieuse dans l'ensemble du Canada et de nouveau minoritaires dans le cadre linguistique du Québec en particulier. Cependant, l'histoire de l'intégration d'un nombre important d'Irlandais à la société canadienne-française n'était pas moins vraie pour avoir été occultée. C'est ce qu'illustrent un certain nombre de romans récents et moins récents qui montrent que, même au XIX<sup>e</sup> siècle, tous les Irlandais n'étaient pas à confondre avec « le maudit anglais ». Les plus beaux exemples littéraires de cette intégration ont lieu quand les trois conditions mentionnées plus haut sont réunies – religion, famille et langue ; ici, la fiction exploite spécialement la capacité de l'amour, en particulier entre jeunes, à souder non seulement les êtres directement concernés, mais aussi les communautés ethniques auxquelles ils appartiennent.

***Une apparition. Épisode de l'émigration irlandaise au Canada***  
**(Orsonnens, 1860)**

Une perception initialement ambiguë de l'Irlandais dans le contexte canadien-français est suggérée par un certain nombre de textes du XIX<sup>e</sup> siècle qui finissent par conclure à l'existence d'une profonde ressemblance entre le sort de ce peuple et celui des Canadiens.

Dans le court roman d'Éraste d'Orsonnens, *Une apparition. Épisode de l'émigration irlandaise au Canada*, publié à Montréal en 1860, un commerçant canadien-français, M. Pérault, décide de marier sa fille Pauline à un Irlandais quelque peu décrépît, M. O'Brien, également commerçant. Dans une intrigue des plus compliquées le lecteur assiste aux retrouvailles inespérées de M. O'Brien avec sa femme et sa fille qu'il croyait perdues en mer, ce qui permet à Pauline d'épouser enfin son amant Tancrède, dont le père, qu'on croyait également mort, était le sauveteur des dames O'Brien.

Les desseins du père avaricieux de Pauline sont ainsi déjoués et tout finit bien. Il est cependant intéressant d'examiner l'évolution dans le roman du portrait de M. O'Brien, hirsute prétendant de la main de Pauline. On nous apprend qu'« il était d'une laideur vraiment grotesque » (Orsonnens, 1860 : 20) et, dans les pages qui suivent, on découvre ses dents de chiqueur et son visage couvert de buissons, tandis que, malodorant, il gesticule beaucoup et effectue maintes singeries. On l'accuse en plus d'être hypocrite et obséquieux : « Comme plusieurs de ses compatriotes, l'Irlandais mettait beaucoup d'exagération dans ses actes extérieurs de religion et de politesse » (1860 : 72); ses actes sont loin d'être désintéressés, car « l'or était son dieu » (1860 : 74). Un portrait tellement peu flatteur dans un contexte de mariage interracial pourrait faire croire, ainsi que semble le penser Hathorn, que M. O'Brien est la cible de sentiments négatifs à cause de ses origines ethniques. Cependant, l'auteur vise ailleurs, car le père de Pauline, canadien-français à l'encontre de M. O'Brien, mais commerçant comme lui, bénéficie d'un traitement semblable. Son seul amour de l'argent l'incline à marier sa fille avec l'Irlandais à cause de la fortune de ce dernier. Ayant déjà ruiné la famille de sa sœur, dont le fils Tancrède aime

Pauline, « la cupidité [...] régna de nouveau dans son âme » (1860 : 91) au moment de comploter un mariage pour sa fille qui enrichira ses propres coffres ; quant à la dot qu'il donnerait éventuellement au mariage de sa fille, il « s'en consolait en pensant que 'cela reviendrait dans la famille' » (1860 : 84). L'auteur est d'ailleurs très clair sur la parenté d'esprit entre les deux commerçants : « ces deux hommes avaient trop les mêmes instincts pour ne pas s'entendre. Ils étaient essentiellement marchands et ne l'oubliaient jamais, qu'il fût question de mélasse ou d'affaires de famille. » (1860 : 84). Les desseins des deux hommes sont déjoués par les circonstances afin que le vrai amour des jeunes gens triomphe sur l'avarice de leurs parents, aussi bien irlandais que canadiens-français.

Le rapprochement entre M. Pérault et M. O'Brien, deux semblables qui s'ignorent, permet à ce dernier de faire le récit de sa propre réussite en dépit d'une infortune première, qui est raconté en même temps que la ruine de son pays aux mains du pouvoir militaire britannique. En l'espace de cinq pages (1860 : 136-141), l'auteur canadien-français présente dans les propos de l'émigré irlandais un aperçu complet du drame de l'exploitation historique de l'Irlande par l'Angleterre. La description du malheur de l'Irlande comporte autant d'éléments que reconnaissait le Canadien français comme faisant écho à sa propre situation économique et politique. La population catholique ne contrôle pas son destin politique, ne participe pas à la gestion de l'économie ni de l'État, vit sous les menaces de l'armée britannique et trouve son unique espoir dans l'exil pénible. Ainsi, la détresse de l'Irlande était-elle connue de l'auteur canadien-français en 1860 et elle suscitait une réaction de compassion devant une adversité commune. Cette perception de l'Irlande allait créer outre-Atlantique une grande admiration pour Daniel O'Connell, celui qui était devenu le libérateur de l'Irlande au XIX<sup>e</sup> siècle, et dont l'image se trouvait dans bien des familles canadiennes-françaises ainsi que sur le billet de 2 \$, pendant un certain temps.

Plus tard, Lionel Groulx, malgré l'interprétation de certains de ses propos sur les origines de la race canadienne-française et en dépit du portrait négatif d'un homme politique irlandais corrompu dans *L'appel de la race*, voyait d'abord en l'Irlandais une victime de

la colonisation britannique. Le Canadien français pouvait ainsi s'identifier au sentiment antibritannique de son coreligionnaire, dont le pays faisait partie du même empire. Son journal (1984 : 147-148) pour la journée du 25 janvier 1896 raconte ce que Daniel O'Connell avait fait pour l'Irlande. Le jeune séminariste Groulx y écrivait : « Je ne connais pas chez les barbares de l'Antiquité païenne de plus abominable, de plus satanique tyrannie que celle que l'Angleterre a fait peser sur l'Irlande, qui à l'heure même, est loin de jouir d'une liberté parfaite. Aussi j'ai fait des colères bleues contre Albion, et me voilà maintenant rempli de sympathie pour ces pauvres Irlandais. » Les remarques de Groulx sont d'autant plus intéressantes qu'à l'époque où il les écrivait les Irlandais avaient déjà commencé à perdre la position dominante qu'ils avaient occupée jusque-là au Québec sur les plans de la démographie et de la production économique agricole. Groulx précise ses souvenirs dans le même article de son journal, toujours au sujet des Irlandais : « Je me souviens d'en avoir beaucoup vu, à la maison paternelle, de ces malheureux expatriés, sollicitant un bol de lait ou une croûte de pain » (1984 : 148). Il reprend la citation de l'écrivain français Jacques-Melchior Villefranche (1829-1904), qui évoque l'Irlande sous le joug des Anglais : « Avez-vous jamais, par les landes et les halliers, suivi une bête fauve à la trace de son sang ? Cette bête traquée, blessée, trébuchant à chaque pas c'est la pauvre Irlande à travers l'histoire » (1984 : 148). Ainsi, la potentielle image négative de l'Irlandais est-elle modifiée par la réalisation que l'habitant de cette île a été profondément marqué par la proximité d'un grand et puissant voisin, le même que la communauté canadienne-française estimait avoir eu à subir comme maître depuis la Conquête du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Un procédé de perception initialement ambiguë concernant les Irlandais fonctionne également en dehors de la littérature québécoise. Le roman franco-albertain de Marguerite-A. Primeau (1960), *Dans le muskeg*, raconte comment le mariage d'un Irlandais, fils de l'épicier du village francophone d'Avenir, avec une Canadienne francophone, fille de l'instituteur du même village, a résolu l'opposition première entre colons irlandais et franco-albertains. Le pouvoir d'assimilation de la religion catholique et le puissant moteur de l'amour entre deux jeunes gens réussissent à

enrayer tous les malentendus et permettent de consolider le futur progrès de toute la communauté. Si la question de la langue commune des jeunes époux n'est pas définitivement résolue, le narrateur laisse entendre que ce sera sans doute en faveur du français : « Un mariage entre Irlandais et Canadien français, voilà qui promettait bien » (Primeau, 1960 : 219).

### ***Sur le chemin Craig* (Ferron, 1983) : l'atavisme ancestral**

La littérature francophone hors-Québec contient aussi des éléments où l'Irlandais est représenté comme une menace pour la cause canadienne-française, surtout quand les deux populations catholiques ne présentent aucun rapprochement sur les plans de la famille ou de la langue française. Le roman franco-ontarien publié sous le pseudonyme de Mariline, *Le flambeau sacré* ([1944] 1982) se situe dans le nord de l'Ontario dans les années 1920, pendant la querelle scolaire. Les rares Irlandais, en majorité anglophones et protestants, y sont perçus comme des représentants de tout ce qui existe de plus menaçant aux yeux de la communauté francophone. L'institutrice irlandaise Mollie O'Hara, que semble aimer un jeune canadien-français Paul Tranchemontagne, quitte la région au moment où triomphe le vrai amour de celui-ci pour une compatriote et coreligionnaire, suivi par son élection comme député canadien-français, ce qui sauve la situation en faveur de la « cause ». *Le flambeau sacré* confirme qu'en l'absence d'une langue et d'une religion communes la relation entre jeunes amants ne peut aboutir, ce qui sauve par ailleurs « la cause » des franco-ontariens, mais au prix de l'hétérogénéité sociale.

S'il est vrai qu'une image moins que positive de l'Irlandais au XIX<sup>e</sup> siècle est projetée d'une manière peu subtile par un roman québécois plus récent, Madeleine Ferron (1983), *Sur le chemin Craig*, il faut préciser cependant que ce roman est en même temps le cri de cœur d'une jeune veuve, victime innocente d'une querelle atavique entre catholiques et protestants.

Le roman de Madeleine Ferron est une représentation, mi-historique mi-fictionnelle, d'un événement violent qui a opposé Irlandais catholiques et protestants dans un village de la Beauce en octobre

1855. L'« affaire Corrigan » a eu lieu à Saint-Sylvestre, lors de la fête agricole annuelle. Un Irlandais protestant, Robert Corrigan, qui était peut-être un catholique apostat de surcroît, en donnant le premier prix aux moutons d'un agriculteur protestant, a provoqué la colère des Irlandais catholiques éleveurs de moutons, ce qui lui coûte la vie. Sa déposition *ante-mortem*, dans laquelle il nommait les dix hommes qui l'avaient roué de coups, a été faite devant le juge de paix Laurent Paquet. Cependant, pendant les trois mois qui ont suivi le meurtre de Corrigan, ni la police ni la milice envoyée de Québec n'ont pu mettre la main sur les coupables. Alertés chaque fois par les voisins irlandais et canadiens-français, ces derniers se cachaient sans difficulté dans les bois. En janvier 1856, neuf d'entre eux ont fini par se rendre (le dernier a été arrêté en juillet 1856). Pendant leur procès, le juge de paix, Laurent Paquet, a rétracté son témoignage. Tous les accusés ont été acquittés, ce qui a provoqué un tollé à travers tout le Canada, où il semblait régner une loi particulière pour les Irlandais accusés des crimes les plus graves. L'événement historique qui a inspiré *Sur le chemin Craig*, admirablement raconté et analysé par l'historien Philippe Sylvain (1979)<sup>5</sup>, cède la place dans la deuxième partie du roman à un long monologue intérieur de la veuve de Robert Corrigan. Le roman s'oriente ainsi vers une autre problématique, en l'occurrence le point de vue de la jeune veuve étrangère qui se retrouve indignée, mais impuissante devant un événement tragique de sa vie personnelle, qui devait marquer profondément la perception de sa race et ses rapports avec ses voisins. La représentation des Irlandais, dans le roman, correspond à leur identification avec la violence contre les hommes et les institutions, la manipulation grossière du pouvoir politique et de la loi, le sentiment antibritannique chez les Irlandais catholiques et l'antagonisme anticatholique chez les Irlandais protestants. Bien des stéréotypes sont présents pour associer religion et identité ethnique notamment, en ce qui concerne les Irlandais catholiques, une horreur du pouvoir politique oppressant. Cependant, les Irlandais et les Canadiens français se rapprochent dans le roman par le biais de la religion et par la conviction d'être défavorisés par rapport aux colons protestants et anglophones ; en outre, le pouvoir civil est

---

5. Voir aussi McQuillan (1988).

considéré comme un pouvoir occupant aussi bien par les Irlandais que par les Canadiens francophones. Sur le chemin Craig présente des Irlandais divisés entre eux par la religion ; tandis que les Irlandais catholiques, séparés de leurs coreligionnaires francophones par la langue et l'absence de mariage interracial, voient s'évaporer, devant la force de la politique ecclésiastique, l'éphémère union tactique contractée avec ceux-ci. En l'absence du partage d'au moins deux des trois valeurs que sont la famille, la langue et la religion, l'alliance éventuelle entre Irlandais et Canadien français est condamnée d'avance.

### ***Le salut de l'Irlande (Ferron, 1970) : un roman prophétique***

Publié à la fin de 1970, *Le salut de l'Irlande*, de Jacques Ferron est un roman prophétique à bien des égards. Paru sous la forme d'un feuilleton en 1966-1967, dans *L'Information médicale et paramédicale*, ce roman à l'écriture éclatée se réfère à la lutte du FLQ et traite indirectement des événements d'octobre 1970. Pour ce faire, l'auteur prend exemple sur une certaine Irlande et, tout en accentuant la disposition antibritannique des Irlandais, leur prédisposition à la spontanéité et à l'impulsion, il met en lumière également l'aspect des légendes irlandaises, le pouvoir de l'imaginaire, le sens de l'au-delà, de la fantaisie et de l'ordre caché qui règne derrière les apparences.

L'intrigue concerne un Québécois d'origine irlandaise, un certain CDA Haffigan, trafiquant en bagosse et agent politique sous Duplessis, qui habite Saint-Lambert, en banlieue de Montréal. Il est fier d'habiter une grande maison, *The Castle*, maintenant en train de se délabrer. qui a déjà appartenu à un notable anglais<sup>6</sup>. CDA Haffigan est également fier de ses origines irlandaises, qui sont représentées dans le roman par la présence d'un renard ancestral, dont le regard veille sur les Haffigan mâles au moment où ceux-ci sont initiés à l'âge adulte. Bien que marié avec une Canadienne française, Haffigan maîtrise mal la langue française, et les époux,

---

6. La maison en bois, style XIX<sup>e</sup> siècle, ayant servi de modèle à *The Castle* et qui a réellement existé à Saint-Lambert près du chemin de fer, est aujourd'hui disparue.

malgré leur affection mutuelle, n'hésitent pas, en se disputant, à s'exprimer chacun en sa propre langue. Acceptant la langue du vainqueur (dans les disputes conjugales), Haffigan s'éloigne peu à peu des quelques liens d'amitié et de services mutuels qui l'avaient associé jusque-là aux anglophones et, en particulier, à son voisin immédiat, le major Bellow, retraité de l'armée des Indes. Quand trois de ses fils optent pour faire carrière dans les diverses forces de sécurité canadienne et québécoise, Haffigan décide que le petit dernier, Connie, qui va à l'école francophone de Longueuil au lieu du Catholic High School de Saint-Lambert qu'avaient fréquenté ses frères, deviendra « Effelquois » (Ferron, 1970 : 196) afin « de sauver au jour le jour la deuxième Irlande » (p. 183). À la fin du roman, au moment où son père part au ciel à bord d'une chasse-galerie en compagnie de Papineau, de Rédempteur Faucher et du major Bellow, Connie voit descendre un hélicoptère à bord duquel ses trois frères armés viennent l'arrêter.

On pourrait voir dans *Le salut de l'Irlande*, comme le fait Ramon Hathorn (1977 : 122), « une optique réelle et humoristique » sur « le mariage interracial », « phénomène qui, dans le passé, représentait un scandale dans le monde clos de la paroisse rurale et urbaine ». Il serait cependant dommage de s'arrêter là, car le roman va beaucoup plus loin, à la fois dans la représentation des Irlandais et dans l'optique sur la société québécoise. L'Irlande et le Québec partagent un certain nombre de caractéristiques : la méfiance de l'Anglais, le mépris de certaines institutions sociales, la police en particulier, et l'opposition à l'exploitation sociale des opprimés. En outre, les deux pays ont en commun le catholicisme, la souveraineté nationale inachevée et l'expérience du bilinguisme où l'autre langue est l'anglais. Le contexte des deux pays révèle également l'existence d'une insécurité psychologique due à la présence dans les deux sociétés, à divers moments de l'histoire, d'un nombre important de concitoyens opposés à toute idée de souveraineté.

Dans *Le salut de l'Irlande*, Ferron avance la thèse prophétique suivante : seul un certain radicalisme, dont l'acceptation d'un échec partiel, est capable de sauver la spécificité de l'identité québécoise. Bien que Jacques Ferron ait insisté pour que son roman porte la date de 1970, afin que l'allusion aux événements d'octobre de cette

même année soit parfaitement claire, il n'y voyait pas une justification ni une illustration des événements provoqués par le FLQ. Au contraire, le roman essaie de dédramatiser par le moyen de la bonhomie une situation que l'auteur avait en quelque sorte prévue<sup>7</sup> et qui avait pris des proportions tragiques. Ceci dit, le roman confirme qu'au cœur de la relation Québec-Canada persiste une profonde différence ethnique en dépit d'importantes institutions fédérales. CDA Haffigan, converti à la cause québécoise, afin de réparer les conséquences de l'engagement de ses trois fils policiers, confie à son dernier garçon la mission de « sauver l'Irlande », c'est-à-dire sauver ce qu'il reste d'honneur au Québec. Le but de Ferron est d'ordre moral : comment sauver la réputation d'un pays ? Ce roman, essentiellement fantaisiste, jette les bases d'une nouvelle mythologie québécoise, celle de la lutte pour l'indépendance. Dans le but de fournir le cadre poétique nécessaire à la formulation de cette mythologie, Ferron s'inspire de certains éléments du folklore québécois – la bagosse, la chasse-galerie, le maudit Irlandais, la révolte armée –, et qui sont associés à la valeur symbolique de l'Irlande, autre pays colonisé par les Britanniques au point d'avoir failli perdre sa langue et sa religion. Ferron propose en somme « l'enquébecquisement » de ce que représente l'Irlande. Le Québec, cette deuxième Irlande, est invité à transcrire la sauvegarde du respect de soi dans un imaginaire nouveau, d'inspiration irlandaise, d'où seront absents les stéréotypes d'origine anglo-saxonne concernant l'Irlande et les Irlandais notés par Hathorn. En ce sens, le roman de Ferron est carrément d'ordre révolutionnaire. Dans *Le salut de l'Irlande*, il existe au sein de la même famille bilingue et divisée suffisamment d'éléments communs – langue, idéologie nationaliste et parenté – pour que l'intégration soit achevée entre Québécois et Irlandais. Le roman confirme ainsi que la complicité secrète qui existe entre l'Irlande et le Québec dépasse de loin les fausses apparences premières.

L'Irlande continue de nos jours de susciter le mystère pour ceux qui s'intéressent à elle, tel le narrateur du court roman introspectif de Louis Gauthier (1984), *Voyage en Irlande avec un parapluie*, et qui en dit plus sur l'état d'esprit de l'auteur que sur l'état de l'Irlande.

7. Le roman existait sous forme de feuilleton depuis 1966-1967.

Il rappelle pourtant que l'identité énigmatique de ce pays et de son peuple ne se révèle pas facilement même si celui qui cherche est jeune, québécois et en mal d'aimer.

L'arrivée dramatique au Canada à partir de 1847 de plusieurs dizaines de milliers d'Irlandais victimes de la grande famine et leur passage subséquent par le centre de quarantaine de Grosse-Île en aval de Québec durant plusieurs saisons est admirablement romancé par Madeleine Ouellette-Michalska (1993), dans *L'été de grâce*. La suite des événements qui ont commencé en Irlande est intégrée dans l'imaginaire québécois par l'intermédiaire de la station canadienne de quarantaine de Grosse-Île par où ont transité en quelques courtes saisons des dizaines de milliers d'Irlandais fuyant la famine chez eux.

### ***Le fils de l'Irlandais* (Dor, 1995) : l'histoire qui continue**

Il est paradoxal qu'il ait fallu attendre le 150<sup>e</sup> anniversaire de la grande famine d'Irlande pour que le roman récent de Georges Dor (1995), *Le fils de l'Irlandais*, s'inspire de l'histoire véritable d'une famille d'immigrants irlandais d'avant la famine. Ce roman révèle l'intégration réussie des Irlandais, arrivés en 1840 précisément, à la population canadienne-française parmi les colons des Cantons de l'Est. Les tensions potentielles entre les deux peuples sont surmontées dans une belle fiction romantique qui reproduit également l'aventure historique des colons francophones. Ce roman montre que ces derniers allaient devenir avec leurs coreligionnaires les victimes du fléau de l'émigration pour des raisons socio-économiques, en l'occurrence le départ vers les usines de textile du nord-est des États-Unis. Ainsi, le cycle universel des événements de l'existence finit-il par associer en un nouveau mouvement migratoire deux peuples dont les éléments communs dépassaient depuis longtemps la différence linguistique initiale, barrière qui ne résiste pas ici à la force de la vie.

Georges Dor raconte en 22 chapitres le sort d'un jeune garçon irlandais, Patrick Lavelle, qui, avec ses parents, quitte le comté de Cork en 1840 et arrive dans les bois du township de Grantham. Le

personnage principal du roman est inspiré par le grand-père de l'auteur, Patrick Dore, originaire sans doute de Limerick et arrivé au Canada en 1840. Un « Avertissement » de quelques lignes confirme au début du roman que : « Le fils de l'Irlandais a vraiment existé. Il est arrivé au Québec, alors le Bas-Canada, en 1840. Il a vraiment épousé Ellen, dont il a eu onze enfants, puis Elzire, qui lui en a donné dix. Quinze de ses enfants ont vraiment émigré aux États-Unis » (Dor, 1995 : 7). Malgré le contenu du « Liminaire », où la soif de liberté des Irlandais et leur forte identité ethnique sont expliquées par l'oppression britannique, cet élément ne constitue qu'un aspect entre autres de ce qui rapproche Irlandais et Canadiens français dans le roman.

L'intrigue retrace le départ de Cobh en Irlande, en 1840, de la famille Lavelle et leur traversée de l'Atlantique jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent dans un coin aménagé de la cale du Derry, un brigantin « qui faisait le transport des marchandises entre l'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique » (p. 14). De Québec, la famille emprunte une goélette, la *Maris Stella*, qui les amène à William-Henry (aujourd'hui Sorel) et de là, en charrette et en canot, guidés par des Indiens, il remontent la rivière Saint-François jusqu'à la colonie de Drummond. Sur place, ils retrouvent des parents irlandais qui s'étaient déjà installés dans la forêt, dans le township de Grantham. Le père, Terence Lavelle, obtient un lot dans le huitième rang, à Headville, et la famille effectue son installation avec l'aide des voisins, des Irlandais, des Allemands et, en majorité des Canadiens français. La trame du récit se concentre par la suite sur la personnalité du fils de Terence, Patrick (12 ans en 1840), qui devient vite parfaitement francophone et se taille une réputation autant à cause de son sérieux et de son calme naturels que de sa mine distinguée. Il attire les attentions de plus d'une jeune fille de la région. Le hasard veut qu'il tombe amoureux d'Ellen Watkins, de huit ans sa cadette et fille unique d'un couple d'Anglais dont le père, chef de la milice locale, est un fidèle sujet protestant de sa gracieuse majesté britannique. En attendant de pouvoir se marier, les jeunes gens doivent supporter une séparation forcée de plusieurs mois quand Ellen est envoyée passer l'hiver à Québec, dans l'espoir qu'elle y prendra un officier comme mari, ce qui vaut à Patrick

quelques échauffourées pendant lesquelles il se défend habilement tout en gardant un calme devenu légendaire. La mort soudaine du capitaine Watkins règlera l'épineux problème de l'opposition parentale pour les amoureux et le mariage a lieu au onzième chapitre, au milieu du roman.

La seconde moitié commence (chapitres 12, 13 et 14) par les premières naissances chez Ellen et Patrick, onze en tout, et le mariage de leur fille Mary-Ann avec un jeune Américain, ancien combattant de la guerre civile. En dépit du décès de son père, le vieux Terence, et celui d'Ellen, sa femme, morte d'une fièvre à 38 ans (chapitres 14, 15), Patrick ne se laisse pas broyer par l'existence et, à la suite à d'une fréquentation dont la rapidité ne manque de scandaliser certains, finit par courtiser et épouser (chapitres 16, 17, 18) Elzire Janelle, institutrice, la meilleure amie de sa femme défunte et de 21 ans sa cadette. Ils auront dix enfants et Patrick vieillira lentement, imprégné, nous dit-on, de « passivité », de « soumission » et d'« immobilisme » (p. 247) en constatant l'hémorragie parmi ses propres enfants provoquée par les départs vers les usines de textile de la Nouvelle-Angleterre (chapitre 19). Les trois derniers chapitres traitent du passage d'un siècle à l'autre et passe de la fiction à l'histoire généalogique en dénommant en caractères gras la nombreuse descendance de Patrick Lavelle au moment des fêtes de Noël de 1899. Sa mort à 80 ans, en 1908, clôt le roman (chapitre 22) en rappelant avec une ironie évidente la revanche de l'exil sur lui et sa famille arrivée au Canada 68 ans plus tôt. L'exil aux États-Unis de 15 de ses 21 enfants et de nombreux voisins, partis les uns après les autres, achève de rapprocher le sort des Irlandais et des Canadiens français, victimes tous deux des mêmes facteurs socio-économiques et toujours égaux devant le destin.

Un « Épilogue » de quelque quatre pages, situé au Massachusetts en 1992, suit le texte du roman et évoque l'enterrement de Thomas Lavelle, petit-fils de Patrick, au moment où la famille attend l'arrivée from Canada du neveu du défunt, Patrice Lavelle, originaire de Saint-Germain-de-Grantham. Les origines irlandaises et canadiennes-françaises, vieilles de plus de 150 ans, s'entremêlent dans des funérailles de langue et de style américains, interrompues soudain par un cantique canadien chanté en un

français bancal et qui réunit aux yeux de Patrice Lavelle plusieurs siècles d'histoire commune des deux côtés du 49<sup>e</sup> parallèle. La seule consolation se trouve dans la solidarité devant la mort, car, dans les sentiments de Patrice Lavelle, « peut-être que, six pieds sous terre, il n'y a pas de frontières et il n'y a plus d'Amérique » (p. 281). Ainsi, l'espace américain deviendrait un quatrième élément, universel cette fois-ci, par lequel Irlandais et Canadiens français se rejoignent.

Le roman exploite notamment le mépris de l'Anglais pour l'Irlandais et pour le Canadien français ainsi que le sentiment négatif des deux derniers groupes pour les représentants de l'État britannique qui s'était emparé des pays des autres par la violence de la guerre et l'humiliation de la défaite. Ainsi, la distance physique ou institutionnelle qui les sépare de l'Angleterre et des symboles de la puissance britannique est-elle perçue comme un soulagement collectif, interrompu seulement, bien qu'à plusieurs reprises, par la présence perturbatrice des représentants de l'armée britannique. La religion catholique est un élément de rapprochement qui devient évident quand Patrick Lavelle, adolescent, se met à pratiquer le français et devient parfaitement bilingue. La solidarité entre petites gens frappe le lecteur qui entend en sourdine une critique peu subtile du système capitaliste qui exploite les pauvres. D'autres aspects de l'identité culturelle se révèlent chez les deux peuples, tels l'attachement à la nature et aux paysages ou la présence en leur milieu des tinkers, rétameurs et marchands ambulants de fer blanc qui existaient dans les deux sociétés. Une même réalité socio-économique est partagée sous la forme du statut marginal de colon et de pionnier avec tout ce qui s'ensuit pour la simplicité de la vie matérielle et les difficultés du petit train de la vie quotidienne. Si le signe de l'intégration complète dans le groupe social dominant demeure la compétence linguistique, il n'en est pas moins vrai que l'amour entre jeunes gens consolide les liens de rapprochement quand il se termine par un mariage heureux. Dans *Le fils de l'Irlandais*, le premier mariage de Patrick Lavelle avec la fille d'un Anglais, protestante de surcroît, présente en outre l'originalité de la part de la jeune fille de se marier avec un homme dont la religion et la langue sont autres que les siennes, car Patrick Lavelle est autant francophone qu'il est Irlandais et catholique. L'aptitude au bonheur

est finalement le principal élément qui soude ici les deux communautés.

\* \* \*

Dans le roman canadien-français, le partage par les deux communautés canadienne-française et irlandaise des trois conditions que sont la religion, la famille et la langue est le signe de l'intégration ultime des deux groupes. S'il est vrai que là où il manque une seule des conditions, l'intégration peut encore avoir lieu (*Dans le muskeg*), la présence par contre d'un seul élément ne suffit pas à rapprocher les partenaires (*Le flambeau sacré*, *Sur le chemin Craig*), tandis que quand les trois sont réunies (*Le salut de l'Irlande*, *Le fils de l'Irlandais*), la réussite est totale. Le beau récit de Georges Dor, inspiré en outre par la vie d'un Irlandais devenu Canadien français et ayant réellement vécu, montre que Canadiens francophones et Irlandais se reconnaissent dans le partage de la même vision universaliste de l'existence humaine où la vigueur morale de la race domine les événements et le passage du temps en terre américaine.

Le roman de Jacques Ferron jette les bases pour une mythologie québécoise naissante de la lutte pour l'indépendance grâce à la fertilisation de l'imaginaire québécois par l'expérience irlandaise. Chez Ferron, les trois conditions citées plus haut ont été modifiées par l'évolution des idées au Québec pendant les années de la Révolution tranquille. La famille y est éclatée et les relations parentales sont difficiles sinon impossibles ; ensuite, la langue anglaise n'a plus tendance à dominer, mais il est vrai également que le français y est représenté en grande partie par un Irlando-Québécois fictif dont la maîtrise de la langue est loin d'être parfaite ; la religion, enfin, n'est évoquée directement que sous la forme d'une éducation morale quelque peu perverse, son rôle véritable ayant été assumé par l'idéologie nationaliste des « effelquois », transmise à cette occasion par un frère des Écoles chrétiennes, il est vrai.

La dimension profondément prophétique de ce roman garde tout son impact un quart de siècle après sa parution. Le triste malentendu est ainsi réglé par une explication qui voit dans les deux peuples québécois et irlandais une seule race devant l'éternel et dont « le fils de l'Irlandais » est un puissant symbole.

## Bibliographie

- Bonnault, Claude de (1957), « Les Irlandais au Canada avant la cession », *Bulletin des recherches historiques*, 63, 4, p. 87-90.
- Carrier, Roch (1968), *La guerre ! yes sir !*, Montréal, Éditions du Jour.
- Dor, Georges (1995), *Le fils de l'Irlandais*, Montréal, Québec/Amérique.
- Ferron, Jacques (1970), *Le salut de l'Irlande*, Montréal, Éditions du Jour.
- Ferron, Madeleine (1983), *Sur le chemin Craig*, Montréal, Stanké.
- Gauthier, Louis (1984), *Voyage en Irlande avec un parapluie*, Montréal, VLB.
- Grace, Robert J. (1993), *The Irish in Québec : an Introduction to the Historiography*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (coll. Instruments de travail, 12).
- Groulx, Lionel (1984), *Journal*, dans Giselle Huot et Réjean Bergeron (éd. critique), Montréal, PUM.
- Guerin, Thomas (1946), *The Gael in New France*, Montréal, s.é.
- Hathorn, Ramon J. (1975), « Le monde anglo-saxon dans le roman canadien-français », thèse de Ph.D. (littérature française), Université d'Ottawa.
- Hathorn, Ramon J. (1977), « L'Irlandais dans le roman québécois », *Études irlandaises*, 2 (décembre), p. 117-123.
- Houston, Cecil, et William J. Smyth (1990), *Irish Emigration and Canadian Settlement : Patterns, Links and Letters*, Toronto, University of Toronto Press.
- Marilene ([1944] 1982), *Le flambeau sacré*, Sudbury, Prise de Parole.
- McQuillan, D.Aidan (1988), « Beurivage : the Development of an Irish Ethnic Community in Rural Quebec, 1820-1860 », dans Robert O'Driscoll and Lorna Reynolds (dir.), *The Untold Story : the Irish in Canada*, Toronto, Celtic Arts of Canada, vol. 1 : p. 263-270.
- Navigatio sancti Brendani*, IX<sup>e</sup>.
- O'Farrell, John (1988), « Irish Families in ancient Quebec », dans Robert O'Driscoll et Lorna Reynolds, (dir.), *The Untold Story : The Irish in Canada*, Toronto, Celtic Arts of Canada, vol. 1 : p. 281-294.
- Ó Gormaille, Pádraig (1994a), « L'Irlande dans la littérature québécoise », *Nuit Blanche*, 57 (septembre), p. 64-66.
- Ó Gormaille, Pádraig (1994b), « Acadiens et Irlandais : les frères ennemis ? », *Études canadiennes* (Bordeaux), 37, p. 115-126.
- Orsonnens, Éraсте d' (1860b), *Une apparition. Épisode de l'émigration irlandaise au Canada*, Montréal, Cérat et Bourguignon.
- Ouellette-Michalska, Madeleine (1993), *L'été de grâce*, Montréal, Québec/Amérique.
- Primeau, Marguerite A. (1960), *Dans le muskeg*, Montréal, Fides.
- Sylvain, Philippe (1979), « L'affaire Corrigan à Saint-Sylvestre », *Les Cahiers des Dix*, 42, p. 125-144.